LA GUERRE ENTRE L'HISTOIRE ET L'HISTOIRE PERSONNELLE CHEZ PEREC, DANS "QUEL PETIT VÉLO À GUIDON CHROMÉ AU FOND DE LA COUR?"

Simona Şuta
Lecturer, PhD, University of Oradea

Abstract:The study emphasizes Perec`s political conscience, the political arrangements features. "Quel petit vélo à guidon chromé au fond de la cour?" represents one of the most convincing stories written about the Algerian war, because Perec demonstrates the importance of this reality in an absurd way of thinking. Perec borrows from Jarry the funny debate of powers and gives a sweetened solution – of nonchalant and indifference – paradoxical images of the perfection in object.

Keywords: history, mockery, war, Algeria, absurd, engagement, peace, comrades, identity, Karachose

Ma démarche essaye de relever à partir du petit récit Quel petit vélo à guidon chromé au fond de la cour ? la conscience politique perecquienne, les traits caractéristiques de l'engagement politique, qui n'est pas pour Perec un simple moment d'exaltation ou un péché de jeunesse : dans Quel petit vélo à guidon chromé au fond de la cour ?, c'est par une sorte de raisonnement de l'absurde que Perec démontre l'importance de cette réalité.

La présentation des faits historiques mène au détachement par le langage, parce que les événements historiques, l'histoire proprement-dite est regardée par Perec avec détachement, un détachement ironique. Sa peinture des années soixante donne un tableau prémonitoire d'un désengagement politique, car tant dans Les Choses que dans Un Homme qui dort, les personnages semblent se trouver en marge des événements politiques qui secouent les années soixante. Les premiers par la plénitude, l'autre par le vide, ces personnages n'aspirent pas à atteindre une conscience politique. Dans Les Choses, la guerre d'Algérie touche peu Jerôme et ses amis qui « s'aidant d'appuis précieux et de certificats de complaisance, réussissent à temps à se faire réformer.[1] C'est sans doute du même privilège dont bénéficie la bande de jeunes Parisiens de Quel petit vélo à guidon chromé au fond de la cour ? qui se réunit tous les soirs dans les bistrots du Montparnasse pour discuter "boustifaille", "cinoche", "philo", "Lukasse, Heliphore, Héguele et autres olibrii de la même farine."[2] Toutefois, «cet Eden de l'amitié, des cultures et du gastronomique » [3] va être perturbé par un moyen de communication des plus insignifiants – un petit vélomoteur «à guidon chromé ». Faisant la navette sur son vélomoteur, entre la caserne et sa maison, le seul militaire du groupe, Pollack Henri, confronte ses copains à la réalité des appelés en leur demandant d'envisager un stratagème pour sauver l'un de ses amis du départ pour le front.

> «Et ben, le moins qu'on puisse dire, c'est qu'on pensait pas grand-chose. A vrai dire, on s'en tamponnait le coquillard de son histoire à la flan du type qui voulait devenir estropied pour couper à l'Algérie et se la couler douce dans les bras de celle qu'il avait dans la peau pendant que la paix elle est signée.»[4]

[1] Perec, Georges, *Les Choses*, Paris, Julliard, 1965, p. 73.
[2] Perec, Georges, *Quel petit vélo à guidon chromé au fond de la cour ?,* Paris, Denoël, 1966, p. 16.
[3] Béhar, Stella, *Georges Perec: écrire pour ne pas dire*, 1995, Peter Lang Publishing Inc., New York, p. 49.
[4].Perec, Georges, *Quel petit vélo à guidon chromé au fond de la cour* ?, op. cit., p. 27.

BDD-A29487 © 2019 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:35:07 UTC)

Par son style débonnaire, Quel petit vélo à guidon chromé au fond de la cour ? pourrait être rangé parmi les divertissements, mais ce texte représente, comme le fait remarquer Anne Roche, un des récits les plus convaincants écrits à propos et autour de la querre d'Algérie.

> « Sur la guerre d'Algérie a proliféré toute une littérature qui, du côté français, est souvent décourageante. A la notable exception de Gyotat, Perec pourrait être l'autre, par un autre biais, celui de la dérision "du dire à voix basse" par opposition au dire épique (nommé dans la notice de couverture) ou du carnavalesque. Ceci à condition pour le lecteur, non pas d'oublier le travail formel, mais d'inscrire dans une finalité. »[5]

Perec a toujours été intéressé par la recherche d'une manière de reconstituer son passé. C'est de ce point de vue que l'historie attire son attention. Dans La vie mode d'emploi, Perec cherche son histoire à travers les espaces qu'il structure, en mettant en relief les caves – lieu de stockage de la mémoire, de l'histoire et du passé, espace concentré qui peut cacher le passé de toute une génération. Le personnage sans identité d'Un homme qui dort, qui est exclu du monde par la stéréotypie des gestes, par l'emplacement des objets, exclu de l'espace culturel comme conséquence de l'exclusion du monde, va essayer dans La vie mode d'emploi de signifier quelque chose dans le monde, de dépasser l'inertie de la conscience par la conquête de l'espace. L'espace aide l'homme à récupérer son identité à récupérer sa trace.

Dans Un Homme qui dort l'espace et l'histoire prouve à l'homme sa destruction, sa perte d'identité, son exil, son exclusion, pour l'aider ensuite à récupérer, dans La vie mode d'emploi, sa trace. Le roman semble être une méditation sur les lieux, sur leur origine qui conduit implicitement à l'histoire, au passé. Et l'écriture rencontre l'autobiographie car la méditation sur l'origine des lieux sous-entend la méditation sur les origines de l'être et, implicitement sur les origines de l'écriture, écriture qui, recréant le passé, l'histoire, recrée l'identité de l'homme.

Quant é représentation des événements historiques, Perec opère, un détachement par la langage, tout en reprenant la dérision jorrique.

Le récit Quel petit vélo à guidon chromé au fond de la cour ? présente les tentatives dérisoires que des jeunes gens mettent en place pour éviter l'irrémédiable au personnage principal. Le texte se compose d'allusions, de plagiat, d'imitation, de collage de citations, d'assemblage de pièces rapportées (comme dans les Choses) car pour Perec « Le collage (…) c'est comme un schème, une promesse et une condition de la découverte » [6]. Les éléments intertextuels de Quel petit vélo à guidon chromé au fond de la cour? sont en grande partie empruntés à Jarry. C'est Perec lui-même qui le révèle dans le passage dans lequel il introduit de façon explicite l'intertexte jarryque, en employant le mot "oneilles", il change de personne du discours de "nous" en "ils" (III- ème du pluriel). Pour être encore plus explicite, conformément à ses jeux langagiers, il écrit entre parenthèses, après le mot "oneilles": vous voyez qui j'allusionne? En reprenant l'intertexte de Jarry, Perec construit le personnage Kara… truc d'après le modèle du roi Ubu, qui à son tour était un soldat, un militaire lâche, imposant une nouvelle hypostase du personnage dramatique qui signifie bien plus qu'une simple innovation de la technique théâtrale, Ubu peut très bien donner une solution au problème perecquien.

Pour faire éviter au personnage la guerre, Perec réinterprète la solution radicale d'Ubu dont la morale était: «Avec ce système, j'aurais vite fait fortune, alors je tuerai tout le monde et je m'en irai !». Image paradoxale de la perfection dans l'object, elle pousse à l'extrême certaines virtualités de l'espèce humaine, mais chez Perec elle est un peu adoucie par la nonchalance, l'indifférence:

[5] Roche, Anne, "*L'auto(bio)graphie*", Cahiers Georges Perec I, Paris, P.O.L. 1985, p70.
[6] «Perec s'explique », Entretien avec Marcel Bénabou et Bruno Marcenac, Lettres Françaises 1108, 1965, p. 14, cité par Stella Béhar , *Ecrire pour ne pas dire,* op. cit., p. 50.

BDD-A29487 © 2019 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:35:07 UTC)

> «Car de commun accord nous décidâmes, sublimes, que nous casserions le bras de Karageorgevitch, tout en choeur et en douceur, un jour qu'il serait en permission, et qu'après, il n'aurait qu'à raconter qu'il avait glissé sur une peau de banane dans le grand escalier du métro Opéra et que, même si on ne le croirait pas, il allait devant le psychiatre du régiment et qu'on y fout la paix pour un bout de temps et que peut-être les Algériens ils nous la flanqueront la dégelée et que la paix elle est signée.»[7]

Perec emprunte aussi à Jarry la contestation boufonne des pouvoirs. (Stella Béhar le remarque aussi dans son livre sur Perec. Quel petit vélo à guidon chromé au fond de la cour ? se relève être une farce qui se cache sous une apparence bon enfant. Grâce au ton grinçant, («Perec expurge de son récit tout pathos et toute mièvrerie mélodramatique. Le résultat est pathétique au sens le plus authentique du terme. Perec met ce "nous" profondément élitiste face à un Karachose d'origine plébéenne.»)[8]. Les différences entre le "nous" la bande des amis et Karachose sont significatives. La bande des amis se veut éducatrice des masses, exemple plein de bonne volonté qui se trouve devant un individu sans identité, d'une autre sphère, mais qui justement, par son insignifiance, définit les contours irréductibles de l'existence et de la réalité de tout ce qui est humain.

Ayant une allure de conspirateurs, les amis de Pollak Henri, après quelques réunions qui sont plutôt des occasions pour bien boire, bien manger et bien causer, invitent Karachose pour lui expliquer leur plan. Pourtant, ils n'ont rien à lui proposer comme plan. Ils lui suggèrent de lui casser le bras d'abord, ensuite de simuler la folie à partie d'une ivresse, doublée de quelques dragées mauves(un léger barbiturique inoffensif). Mais Karachose ne se laisse pas vraiment convaincre. Sans rien leur dire, il n'accepte pas finalement ce faux suicide et se présente le lendemain au départ de son contingent pour l'Algérie. Apprenant le dénouement du faux suicide de la bouche de Pollak, les camarades de celui-là se sentent tout penauds:

> « c'est pas joli joli la guerre, ça non. Parole, on avait envie de pleurer (je crois l'avoir déjà dit).»[9]

A ce point-là, Pollak Henri et ses copains vont tenter de retrouver Karachose en train:

> «On a cherché longtemps, longtemps. On a longé le train une fois, deux fois, dans un sens, puis dans l'autre. Alors, à chaque compartiment on criait:
> - Eh, Karaphrenick ! T'est là ! Montre-toi un peu ! C'est ton copain Pollak Henri! (…)
> Alors on s'est rendu à l'évidence: que Karalarico, il était pas dans ce train-là, ou bien qu'il ne voulait pas nous parler.»[10]

La transformation du nome propre du personnage Kara etc, cette fois-ci Karaphrenich, souligne l'idée que participer à la guerre est une folie. De retour à Paris, le groupe des jeunes lance en guise de fin du roman le commentaire suivant: «Et plus jamais on n'a entendu parler de ce mauvais coucheur.»[11] Ce commentaire semble accuse la victime, et exprime en même temps le constat de leur impuissance devant l'histoire. C'est une manière détournée d'accuser l'histoire et l'absurdité de la guerre.

La dérision est mise en évidence aussi par les nombreux d'intertextes empruntés à Queneau. Il s'agit des changements du nom propre du protagoniste selon le modèle du beau-frère de Valentin Brû dans Le Dimanche de la vie. Perec s'attaque lui aussi au nom propre qui, comme chez Proust est porteur de culture, d'histoire, de souvenir. Le personnage perecquien subit plusieurs

[7] Perec, Georges, *Quel petit vélo à guidon chromé au fond de la cour ?,* op. cit., p. 28.
[8] Béhar, Stella, *Ecrire pour ne pas dire*, op.cit., p. 50.
[9] Perec, Georges, *Quel petit vélo à guidon chromé au fond de la cour ?,* op. cit., p. 106.
[10] Ibid., p. 108-109.
[11] Ibid., p. 111.

BDD-A29487 © 2019 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:35:07 UTC)

métaphorisations du nom – chose inexplicable pour tout être humain qui veut éterniser son nom – ce qui entraîne la perte de son identité. Grâce à son nom toujours changé, le personnage qui doit faire la guerre peut exister n'importe où, il n'a pas de racines, il peut se promener partout et nulle part comme Ubu roi:

> « Ç'aurait pu être un abstrait arménien…, un catcheur bulgare, une grosse légume de Macédoine, enfin un type de ces coins-là, un Balkanique, un Yoghourtophage, un Slavophile, un Turc.» [12]

Mais Perec élargit davantage l'aire géographique d'origine du personnage visé, en associant au noyau Kara (d'origine turque) des noms propres spécifiques aux pays dont on recontre à Paris les ressortissants. Par exemple, si Karamalis renvoie à un Grec, Karagengewitch à un Serbe, Karalerowics à un Polonais, Karaschoff à un Russe, Karalberg à un Allemand, Karawasch à un Anglais, Karagandhi renvoie à un Indien, et ainsi de suite jusqu'à un Karathoustra persan.

Perec choisit pourtant des constructions onomastiques qui suggèrent les sentiments mêmes avec lesquels il a construit le personnage: doute, oubli, mépris, ridicule, risible, dérisoire. Par exemple: Karacho, Karaboom, Karaplouck, Karazaza, Karatchorum, Karalarico etc. Leur sens offre des images d'un univers qui va des manifestations primaires du langage (imitations des bruits ou du chant du coq) jusqu'aux éléments savants, comme dans Karaplasm, Karadigme, Karamega, Karanoïa etc.

Les noms propres Karachose, Karatruc, Kara-comme-tu-dis reflètent le mieux l'idée que cet individu n'a pas d'identité précise, qu'il est presque anonyme, perdu dans la foule des voyageurs et des militaires, car la guerre peut d'ailleurs exister n'importe où dans le monde, dans tous les pays où il se promène. L'uniformisation des individus qui existent, engloutis par la foule, rend le personnage presque invisible et «ce n'est que le nom qu'on lui attribue qui dévoile les bonnes intentions de ses semblables qui cherchent une identité là où elle n'existe pas.»[13] L'ami d'Henri Pollak perd au fur et à mesure tout trait qui eût pu le rendre identifiable aux yeux de ses copains et finit par ne plus ressembler à personne.

Par son sens étymologique, le nom du personnage renvoie à l'apparition d'un trou noir (Kara = Noir, en turc), d'une graine d'antimatière, qui traverse l'univers du groupe des copains, trouble leur vie, pour disparaître finalement sans aucune trace.

Tous ces noms propres métaphoriques ne font que donner l'image d'un antihéros dont le statut existentiel s'appuie sur son acceptation par les autres. Au moment où il ne fait plus partie de leur groupe, il cesse d'exister pour être englouti dans la masse muette de la matière.

Kara… est l'image de l'homme Perec confronté à ce qui l'a détruit, la guerre, l'histoire. Il est conscient que la guerre ne sert à rien, qu'elle tue les humains. C'est pourquoi son héros ne veut pas prendre part à la guerre accepte tout, même les farces de ses copains, ou des copains de son copain Pollak qui sont en fait les farces de la vie. Entraîné sur cette route il ne s'aperçoit même pas du caractère tragique de celles-ci, du risque d'être mutilé à jamais.

Il y a dans le roman, sans conteste un biais autobiographique. L'expérience de Karachose est l'une des multiples expériences négatives subies par Perec, un épisode de son Histoire fragmentée. Le roman est une recherche dans le lieu souterrain de a mémoire de l'écrivain, recherche qui ne réussit ni à reconstituer une histoire personnelle, ni à mener à la construction d'une identité, parce que l'esthétique perecquienne n'est pas encore mère. Perec se trouve au début du chemin, il est avant Oulipo et donc il ne s'est pas encore retrouvé comme écrivain et donc comme identité.

Quel petit vélo à guidon chromé au fond de la cour ? se présente comme un jeu textuel et un jeu mené par Perec aves ses personnages. Les diverses prouesses linguistiques et rhétoriques

[12] Ibid., p.11.
[13] Flore Michaela, *Entre la métaphore et l'ambiguïte*, Actes du Colloque International Georges Perec, édités par Yvonne Goga, Cluj-Napoca, 1996, Dacia, p.98.

BDD-A29487 © 2019 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:35:07 UTC)

accomplies pendant la narration désignent l'ouvrage comme un objet à caractère ludique. Mais le récit est l'histoire d'une tragédie relative à la guerre d'Algérie (qui peut bien être la tragédie de n'importe quelle guerre). Perec amplifie le caractère ludique de l'ouvrage pour dévoiler dans un comique grinçant la sinistre impuissance des gens vis-à-vis de l'Histoire.

Quel petit vélo à guidon chromé au fond de la cour ? est l'œuvre perecquienne a plus ludique mais paradoxalement la plus didactique. Les personnages enregistrent l'inanité de l'engagement politique trop idéalisé et réussissent à démasquer son caractère inutile.

BIBLIOGRAPHY

1. Perec, Georges, *Les Choses*, Paris, Julliard, 1965.
2. Perec, Georges, *Quel petit vélo à guidon chromé au fond de la cour ?,* Paris, Denoël, 1966.
3. Béhar, Stella, *Georges Perec: écrire pour ne pas dire*, 1995, Peter Lang Publishing Inc., New York.
4. Roche, Anne, "*L'auto(bio)graphie*", Cahiers Georges Perec I, Paris, P.O.L. 1985.
5. Flore Michaela*, Entre la métaphore et l'ambiguïte*, Actes du Colloque International Georges Perec, édités par Yvonne Goga, Cluj-Napoca, 1996, Dacia.

BDD-A29487 © 2019 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:35:07 UTC)